

PHILIPPE PAQUET

Madame Chiang Kai-shek

Un siècle d'histoire de la Chine

Préface de Simon Leys



Gallimard

Extrait de la publication

La Suite des temps

PHILIPPE PAQUET

MADAME
CHIANG KAI-SHEK

Un siècle d'histoire de la Chine

PRÉFACE DE SIMON LEYS

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2010.*

Extrait de la publication

Pour Audrey, Irène et Arnaud

Que feriez-vous, vous les hommes, sans de jolies femmes comme nous ?

Madame CHIANG KAI-SHEK,
le jour de son centième anniversaire.

Eh, Messieurs, laissez venir aux femmes la fantaisie de transmettre leurs fastes à la postérité, et vous verrez à quel rang on vous y pourra mettre et si elles ne s'adjugeront point peut-être sur de plus justes raisons la prééminence que vous usurpez avec tant d'orgueil.

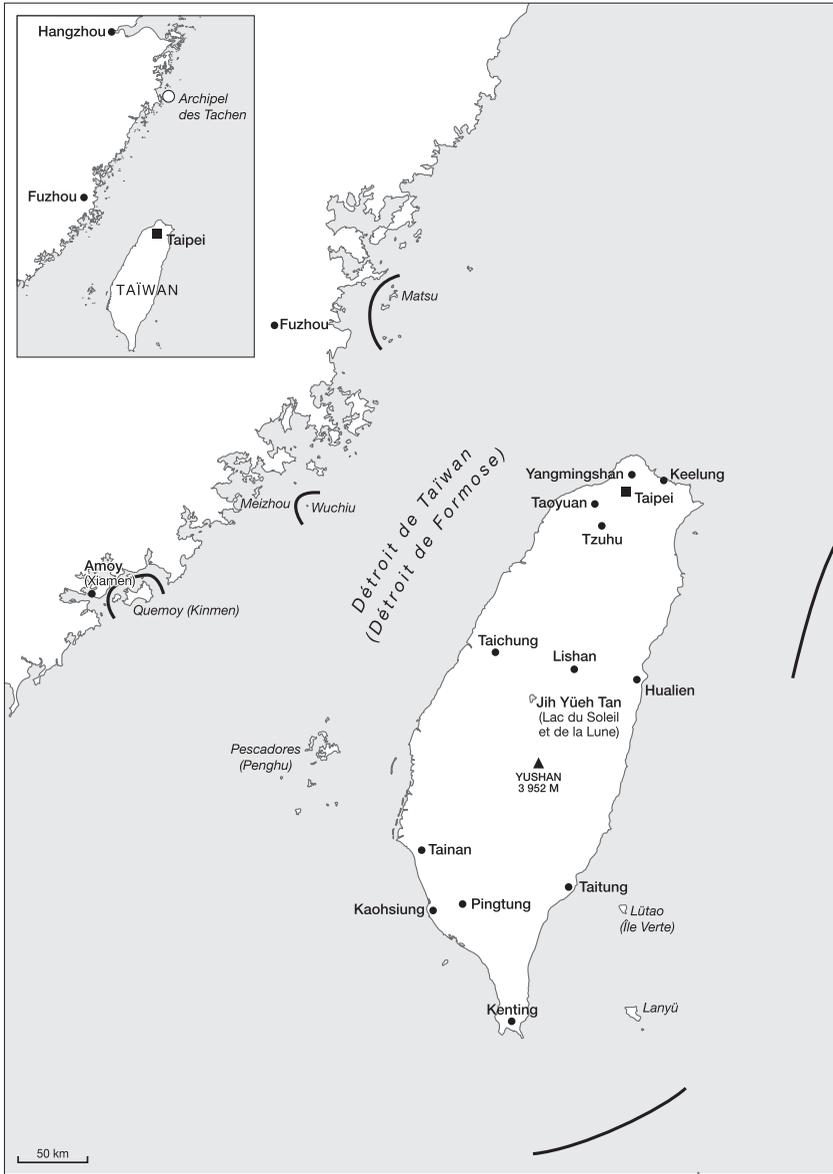
Jean-Jacques ROUSSEAU,
Sur les femmes.



La République de Chine avant 1949

Extrait de la publication





La République de Chine après 1949



La guerre sino-japonaise

PRÉFACE

Alphonse Allais (ou bien est-ce Tristan Bernard ?) fait dire à un de ses personnages : « Moi, au fond, je suis un peu comme Napoléon : ma femme s'appelle Joséphine. » Cette plaisante idiotie épingle assez bien le besoin qu'ont beaucoup de gens de se gonfler d'une dérisoire importance dès qu'une coïncidence semble rapprocher leur obscure personne du sillage d'un grand de ce monde. M'accusera-t-on de semblable ridicule si, au seuil de ce magistral ouvrage, je me permets de glisser une fort mince anecdote personnelle ?

Il y a exactement un demi-siècle, jeune étudiant à Taïwan — nanti d'une modeste bourse de la République de Chine —, je fus reçu en audience par le président Chiang Kai-shek avec six autres boursiers étrangers. Notre audience dura une grande heure, mais je n'en garde guère, pour tout souvenir, qu'une vieille photo officielle sur laquelle le Président et les membres de notre petit groupe sont tous figés comme des mannequins de cire de chez Mme Tussaud. Pour le reste, dans ma mémoire, je n'en retrouve aucune impression : un trou blanc — RIEN. Ceci est d'autant plus étrange que, pour moi comme pour tous les gens de mon âge, dont la lecture de Malraux (La Condition humaine), puis, surtout, de Harold R. Isaacs (The Tragedy of the Chinese Revolution¹), avait enflammé l'imagination, le seul nom de Chiang Kai-shek paraissait chargé d'une aura redoutable et maléfique. En réalité, la seule description du Generalissimo qui aurait pu me préparer à cette décevante rencontre était celle qu'en donna le général « Vinegar Joe » Stilwell ; durant la guerre, à Chongqing, Stilwell s'était trouvé dans la désagréable obligation de fréquenter Chiang d'assez près, et, dans son journal intime, il ne l'appelle jamais autrement que « Cacahuète ». Ce

1. Dont l'édition française (traduction de René Viénet) ne parut qu'en 1967 (chez Gallimard, dans cette même collection « La Suite des temps »).

sobriquet peint vraiment d'un seul mot le petit vieillard rose et bien lavé, inexpressif comme un caillou, qui nous reçut ce jour-là.

Après la mort du Président (1975), sa veuve — dont Philippe Paquet nous raconte ici la prodigieuse existence — regagna l'Amérique, cette Amérique qui avait été un peu pour elle ce que l'Italie fut pour Stendhal : une miraculeuse révélation de jeunesse, l'inoubliable éveil de la sensibilité et de l'imagination. Elle se fixa donc à Manhattan, où elle vécut en ermite les trente dernières années de sa longue existence (encore une fois, comme le « Milanese » de Beyle, on aurait bien pu graver « New Yorker » sur sa tombe !).

Durant un bref séjour que je fis à New York, je l'aperçus tout à fait par hasard, en badaud. Voici ce que je notai ce jour-là dans mon journal :

Dimanche 14 novembre [1993] — Messe de midi à la cathédrale Saint Patrick (5^e Avenue). À la fin de la messe, je suis frappé par l'élégance et le style d'une vieille dame chinoise ; frêle, mais d'un port très droit, vêtement d'une simplicité raffinée ; allure presque sportive (pantalons) ; beau visage serein, empreint de noblesse et d'autorité. [Ma femme] la reconnaît aussitôt : c'est Soong Mayling¹, la veuve de Chiang Kai-shek. Curieux, nous nous faufile dans la foule des fidèles qui refluent lentement vers la sortie, et nous nous rapprochons d'elle. Elle se dirige elle-même vers le porche, encadrée discrètement par deux gardes du corps, professionnels solides, d'un maintien impeccable. Arrivant sur le parvis, l'un des deux murmure dans le téléphone qu'il porte dissimulé dans la manche de son veston : « Faites avancer la limousine, Madame s'apprête à sortir. » Et effectivement, comme elle franchit le portail, sa limousine arrive. Une jeune femme (infirmière ? secrétaire ?) d'allure également discrète et impeccable l'aide à y prendre place.

Impression, indéfinissable mais puissante, d'avoir croisé l'Histoire.

Présence de Mayling — absence de Chiang : Mayling avait au plus haut degré cette qualité qui, en langage de théâtre, caractérise les plus grands artistes de la scène. Quant à Chiang, c'était l'inverse : impénétrable et muet, il faisait vraiment figure de « L'homme-qui-n'était-pas-là ». De ces deux vignettes superficielles et fugitives, il ne m'était resté que ce contraste simpliste — intuition vague, à laquelle je puis enfin donner corps en lisant les remarquables analyses de Philippe Paquet.

La nature de cette biographie peut se résumer en deux mots : c'est un ouvrage monumental et définitif.

Monumental : les décennies de la vie publique de Mayling se confondent avec une des périodes les plus mouvementées et drama-

1. Soong Mayling avait alors quatre-vingt-quinze ans (mais elle en paraissait vingt de moins). Elle avait encore dix années à vivre.

*tiques de l'histoire de la Chine moderne : la jeune République, la guerre civile, l'agression japonaise, la Seconde Guerre mondiale, la seconde guerre civile. L'activité politique de Mayling fut étroitement liée aux vicissitudes de la longue confrontation entre nationalistes et communistes ; son activité diplomatique l'amena à jouer un rôle crucial sur la scène mondiale à un moment où la survie même de la Chine se trouvait en jeu. La destinée et la psychologie de Mayling sont inséparables du grand bouleversement socioculturel de son époque : effondrement d'une tradition multimillénaire, avènement d'une culture nouvelle sous l'impact occidental. Enfin et surtout, son étonnante carrière illustre la lutte d'une femme d'exceptionnelle envergure qui entendait poursuivre un rôle public que la société de son temps réservait exclusivement aux hommes. Dans ses multiples dimensions, ce portrait d'une des grandes figures du *xx^e* siècle est aussi le portrait d'une époque ; il permet de saisir le phénomène d'interaction entre une personnalité historique et l'histoire : la première est un produit de la seconde, mais, à son tour, elle infléchit celle-ci.*

Définitif : en principe, les historiens hésitent à recourir à cet adjectif, mais, ici, il semble approprié. À la différence de tous ses prédécesseurs, Philippe Paquet a eu un accès direct aux sources en langue chinoise et aux sources occidentales, et il les a interprétées dans une perspective libre de tout engagement partisan. Il est possible que, dans la suite, des témoignages inédits jusqu'à présent fassent encore surface, mais il est difficile de concevoir comment ces éventuels compléments d'information pourraient remettre en question la réalité historique et psychologique que l'auteur a réussi à cerner ici ; pareils apports complémentaires s'intégreront à son ouvrage sans en ébranler la structure, à la façon dont les quelques pièces manquantes d'un vaste puzzle trouvent naturellement leur place dans une image déjà fixée, dont elles ne sauraient plus déranger les lignes.

Les Chinois, qui inventèrent il y a plus de deux mille ans l'historiographie moderne (en pratiquant l'étude comparée et critique des sources, les enquêtes sur le terrain, les interviews des témoins, l'exposé objectif des points de vue antagonistes), estiment qu'un bon historien doit « lire dix mille livres et voyager dix mille lieux ». Philippe Paquet s'est acquitté de cette double obligation avec une patience obstinée et une curiosité passionnée : il semble avoir tout lu (archives, mémoires, correspondances officielles et privées, sources publiées et sources inédites). Il a fait un travail de détective pour retrouver la trace d'ultimes témoins survivants ; il les a interrogés ; il est allé partout, de l'île de Hainan au Deep South américain ; il a visité tous les lieux de l'action, les villages ancestraux, les champs de bataille, les monuments publics, les résidences privées, les refuges de l'exil. Il n'a écrit ni une hagiographie ni un ouvrage polémique : il livre aux lecteurs tous les

éléments qui leur permettront de former leur propre jugement. (Et pour ma part, dans un avenir peut-être proche, je ne serais pas étonné si cette biographie pouvait finalement trouver sa plus large diffusion en Chine même, où le couple Chiang, que l'on maudissait hier, fait aujourd'hui déjà l'objet d'une curiosité renouvelée et d'une respectueuse réévaluation.)

D'entrée de jeu, l'auteur a eu raison de consacrer un important préambule au père de Mayling : ce personnage haut en couleur, parti de rien, réussit à fonder ce qui devint en quelque sorte la « première famille » de la République chinoise. Il illustre d'ailleurs un trait qui caractérisa la dynamique révolutionnaire de l'époque : le rôle joué par des provinciaux que leur origine marginale, d'une part, avait affranchi du conformisme paralysant des grandes métropoles traditionnelles et, d'autre part, exposait plus directement aux influences du monde extérieur. Dans le cas du patriarche Soong, cette influence étrangère revêtit essentiellement la forme de l'entreprise missionnaire du protestantisme américain. Et ce double héritage paternel (l'Amérique et le christianisme) formera un aspect fondamental de la personnalité de la future Madame Chiang.

Les années américaines de Mayling (de l'âge de neuf ans à l'âge de vingt ans ; enfance, adolescence et jeunesse) furent décisives — une boutade qu'elle aurait employée un jour pour se décrire le résumé bien : « Je n'ai rien d'oriental, sauf ma face » —, et Philippe Paquet, qui connaît les États-Unis presque aussi bien que la Chine, retrace les diverses étapes de cette éducation américaine, du Sud traditionnel à la Nouvelle-Angleterre, sans perdre la moindre nuance de ses riches composantes humaines et intellectuelles.

De retour en Chine, le mariage de Mayling avec Chiang Kai-shek marquera le grand tournant de son existence. Chiang lui-même (on vient de le dire) reste une figure largement indéchiffrable ; l'auteur ne prétend pas en élucider l'énigme — ce n'est pas son sujet —, mais il montre bien, tout à la fois, le caractère improbable de cette union et les avantages qu'elle offrait à chacun des partenaires.

En théorie, on pourrait difficilement imaginer un couple plus mal assorti : tout semblait devoir opposer les conjoints : différence d'âge, de caractère, de culture, de tempérament, de goût, de sensibilité. Au départ, une seule chose, semble-t-il, les a rapprochés : un même calcul stratégique — chacun pourrait fournir à l'autre ce qu'il lui manquait pour réaliser son ambition. Mayling, séduisante, brillante, charmeuse, sociable, éloquente, polyglotte, cosmopolite, détenait les clés d'un monde inaccessible au militaire provincial, rébarbatif, raide et taciturne ; surtout, elle pouvait lui apporter une éclatante légitimité républicaine : en s'unissant à la belle-sœur de Sun Yat-sen (figure sainte : le

« Père de la patrie » !), Chiang faisait un peu oublier ses accointances de jeunesse avec les gangsters de Shanghai.

Quant à Mayling, qu'avait-elle à gagner dans cette singulière alliance ? — Tout. Ceci est confirmé par une confidence qu'elle fit dans ses vieux jours à une amie de jeunesse, la seule intime qu'elle eût jamais : comme les deux amies échangeaient des réminiscences sur les expériences affectives de leur existence, Mayling confessa avec un rare abandon : « Si c'était à refaire, je ne me marierais pas, et je verrais ce que je peux faire par moi-même. » Dans la société chinoise de son temps, une femme talentueuse et ambitieuse, et d'éducation internationale, comme Mayling, qui aurait cherché toute seule à se tailler une route dans la vie publique eût été immédiatement et inmanquablement broyée.

Cette union, qui semble avoir été fondée à l'origine sur une rencontre d'intérêts, se montra étonnamment solide et finalement même harmonieuse. Bien sûr, elle ne fut pas toujours exempte d'orages, mais les épaisses murailles de la vie privée n'en laissèrent jamais filtrer qu'un écho assourdi. D'ailleurs une affection loyale — impossible à feindre — se développa entre les deux conjoints, qui devinrent bientôt indispensables l'un à l'autre. Dans les épreuves, les crises et les dangers, Mayling déploya toutes ses formidables ressources ; ainsi, lors de « l'incident de Xi'an » en particulier (1936), qui fut sans doute son heure la plus glorieuse, son courage physique, son intelligence politique, son initiative et son sang-froid sauvèrent la vie de Chiang, kidnappé par un général rebelle. Dans la reconstitution de ce dramatique épisode, Philippe Paquet allie la rigueur de l'historien à l'expérience d'un grand journaliste (il a par ailleurs poussé plus avant son enquête sur la personnalité attachante et tragique du principal mutin, Chang Hsueh-liang, et il faut espérer que cette recherche-là aboutira un jour à une monographie en bonne et due forme).

Les années de guerre et le moment de triomphe (1937-1945) : comme l'auteur le souligne bien, d'Europe, on ne perçoit pas assez à quel point, et avec quelle urgence, la cause chinoise s'imposa à la conscience nationale des États-Unis — tant au niveau de l'élite politique qu'à celui de l'opinion populaire — durant les sept années de résistance à l'agression japonaise. Cette présence de la Chine dans la conscience américaine avait d'ailleurs pris forme avant Pearl Harbour (1941) ; elle avait résulté tout d'abord de l'action des missions chrétiennes et de la formidable influence que ce lobby exerçait dans la presse, par le truchement du puissant groupe Time-Life, dont le principal dirigeant était personnellement lié à l'effort missionnaire. Aussi, quand le Japon devint l'ennemi commun des deux nations, le terrain se trouvait-il déjà tout préparé pour la triomphale croisade de propagande que Mayling vint poursuivre d'un bout à l'autre des États-Unis. Amie

personnelle des Roosevelt, elle logeait à la Maison-Blanche, et, simultanément, elle se trouva invitée à prononcer un discours devant une séance conjointe du Congrès et du Sénat — honneur qui n'avait jamais été offert à un dirigeant chinois. Tant par ses contacts personnels au sommet que par ses infatigables plongées dans l'Amérique profonde, elle réussit à mobiliser, presque à elle seule, la sympathie et le soutien populaire d'une nation entière. Rarement dans l'histoire fut-il donné à une personnalité individuelle, armée seulement de son éloquence — à une femme, et une femme par ailleurs dénuée de toute fonction officielle —, d'exercer une influence politique aussi large et efficace. On en trouve une saisissante illustration dans le fait que, durant la guerre mondiale, dans les conférences internationales des chefs alliés (dont nul n'était accompagné de son épouse), Mayling formait équipe avec Chiang, et c'est à deux qu'ils représentaient la Chine auprès de Roosevelt et de Churchill.

*

L'ouvrage aurait pu porter en épigraphe une phrase d'Amiel qui, me semble-t-il, résumerait assez bien la destinée de Mayling : « Qui de nous n'a eu sa Terre promise, son moment d'extase, et sa fin en exil ? » Pour Mayling, le véritable exil, ce fut le quart de siècle (1949-1975) qu'elle passa à Taïwan, où Chiang Kai-shek s'était replié après que Mao Zedong l'eut chassé du continent. Mais, dès son veuvage, elle regagna les États-Unis — le pays qui avait fait un chaleureux accueil à son âge mûr, après avoir ébloui sa jeunesse. Là, pendant encore trois décennies, elle connut enfin ce qui semble bien avoir été une retraite sereine et contemplative, loin des tempêtes du siècle.

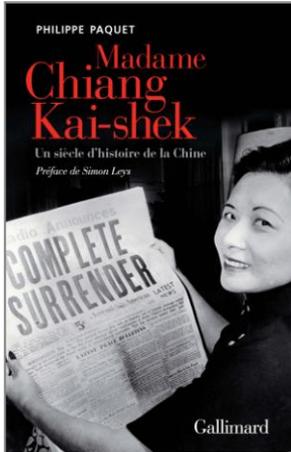
En rédigeant cette biographie, Philippe Paquet a réussi à débrouiller le complexe écheveau psychologique d'une personnalité singulièrement riche et originale ; et il a montré comment la destinée de cette personnalité s'est elle-même inscrite dans le turbulent contexte historique et politique de la Première République chinoise (période pour laquelle ce livre constitue d'ailleurs une vivante introduction). Les relations qu'un bon biographe entretient avec son sujet ne sont jamais simples. Dans une entreprise comme celle-ci, l'auteur doit investir plusieurs années de sa propre existence ; à moins d'être animé par une passion profonde, il lui serait bien difficile de soutenir utilement un aussi long effort — mais, simultanément, il ne peut permettre à la passion qui l'inspire d'infléchir son jugement. La grande force du livre tient à ce qu'il ne cherche nullement à démontrer une thèse ni à défendre une cause. En fait, la seule conclusion que nous propose l'auteur tient tout entière dans les derniers mots de son immense enquête — des mots qui

ont d'autant plus de poids qu'ils viennent d'un historien aussi scrupuleux et peu enclin à l'hyperbole : Mayling fut « une femme extraordinaire ».

Nul lecteur n'en disconviendra.

Simon Leys, Canberra, avril 2010.

Cet ouvrage a été composé par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)



Madame Chiang Kai-Shek Philippe Paquet

Cette édition électronique du livre
Madame Chiang Kai-Shek de *Philippe Paquet*
a été réalisée le 08 novembre 2010 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en octobre 2010 par Normandie Roto
(ISBN : 9782070129362)
Code Sodis : N42396 - ISBN : 9782072405167
Numéro d'édition : 174974